



Extrait des « Remarques préliminaires concernant l'essai "Liberté et Société" de Rudolf Steiner ».

Dans l'essai ci-après, datant de 1898, Rudolf Steiner exprime dans un style inhabituellement clair et direct des aspects essentiels du développement de l'humanité qui revêtent une importance extraordinaire pour la formation de sociétés et de communautés réellement au service du progrès, mais qui ont jusqu'à présent reçu peu d'attention. Au contraire, nous observons depuis des années une évolution inverse, qui n'a pas seulement des répercussions sur l'organisation de l'État, tant au niveau national que supranational. Lorsque l'essai parle de manière positive d'« anarchie », il ne faut pas s'en

offusquer. Malheureusement, ce terme est généralement associé à une image négative de chaos. Mais l'anarchie signifie en réalité « *absence de pouvoir* » et, dans un sens positif, « *état de la société dans lequel l'usage de la force par les institutions est minimal et la responsabilité individuelle est maximale* »^[1] Rudolf Steiner parle ainsi d'un « *individualisme anarchique* » et il apparaît que ce qu'il entend par là est tout à fait en accord avec ce qui est présenté dans la « *Philosophie de la liberté*^[1] », ainsi qu'avec la citation susmentionnée datant de 1918^[2].

(...) Le concept d'« *individualiste anarchiste* » tel que l'utilise Rudolf Steiner ne correspond-il pas exactement à l'objectif de développement décrit dans La philosophie de la liberté ? « *Le point de vue de la morale libre n'affirme donc pas que l'esprit libre soit la seule forme sous laquelle un être humain puisse exister. Il considère la spiritualité libre comme le stade ultime du développement humain. Cela ne nie pas que l'action selon des normes ait sa justification en tant qu'étape de développement. Elle ne peut simplement pas être reconnue comme un point de vue moral absolu. L'esprit libre, cependant, dépasse les normes en ce sens qu'il ne ressent pas seulement les commandements comme des motivations, mais organise son action selon ses impulsions (intuitions).*»^[3] (...)

Thomas Heck, 12 Mars 2020 / 4 Décembre 2025

NDLR : Cet article de Rudolf Steiner portant le titre : « Liberté et Société » a été publié dans la "lettre d'information" (Rundbrief) intitulée « *Anthroposophie et Actualité* ». Il en est de même des « *remarques préliminaires* ».

(Anciennement : Ce qui se passe d'autre dans notre société) - Édition n°104 / 8e année / 7 décembre 2025.

L'article originel de Rudolf Steiner peut être lu aussi dans le livre "Rudolf Steiner journaliste" publié aux Éditions Novalis ([GA031](#)) (sous une traduction quelque peu différente).

Éditeur responsables : Thomas Heck et Eva Lohmann-Heck
Traduction DEEPL.com, révision et édition par Benoît
DUSOLLIER (bd@dusollier.fr)

Plusieurs lettres d'information sont téléchargeables au format PDF via cette

Liberté et Société - Rudolf Steiner

Dans le dernier numéro de cette revue^[4], j'ai exprimé l'opinion que l'évaluation des questions sociales à l'heure actuelle souffre du fait que les penseurs qui mettent leurs compétences scientifiques au service de cette question transposent de manière trop schématique les résultats – obtenus par Darwin et ses successeurs pour le règne animal et végétal – à l'évolution de l'humanité. J'ai cité comme l'un des **livres auxquels je fais ce reproche** « **Die Soziale Frage** » (**La question sociale**) de **Ludwig Stein**.

Je trouve mon opinion sur ce livre confirmée notamment par le fait que Ludwig Stein rassemble minutieusement les résultats de la sociologie récente, met en évidence les observations les plus importantes, à partir d'une riche documentation, et ne cherche pas ensuite à en déduire des lois spécifiquement sociologiques dans l'esprit du darwinisme, mais interprète simplement les expériences de telle manière qu'on y trouve exactement les mêmes lois qui régissent le règne animal et végétal. Ludwig Stein a correctement identifié les faits fondamentaux du développement social. Bien qu'il applique de manière violente les lois de la « lutte pour l'existence » et de l'« adaptation » à la naissance des institutions sociales, du mariage, de la propriété, de l'État, de la langue, du droit et de la religion, il trouve dans le développement de ces institutions un fait important qui n'existe pas de la même manière dans le développement animal. Ce fait peut être caractérisé de la manière suivante. Toutes les institutions mentionnées apparaissent d'abord de telle manière que les intérêts de l'individu humain passent au second plan, tandis que ceux d'une communauté font l'objet d'une attention particulière. Ainsi, **au début, ces institutions prennent une forme qui doit être combattue au cours de leur développement ultérieur**. Si, au début du développement de la culture, la nature des faits n'avait pas fait obstacle à la volonté de l'individu de mettre en valeur ses forces et ses capacités dans tous les domaines, le mariage, la propriété, l'État, etc. n'auraient pas pu se développer comme ils l'ont fait. La guerre de tous contre tous aurait empêché toute forme d'association. Car au sein d'une association, l'être humain est toujours contraint de renoncer à une partie de son individualité. L'être humain y est également enclin au début du développement de la culture. Cela est confirmé par divers éléments. Au début, par exemple, il n'y avait pas de propriété privée. Stein dit à ce sujet : « *C'est un fait qui est affirmé à l'unanimité par les chercheurs spécialisés, ce qui est d'autant plus convaincant que cela est rare dans ce domaine, que la forme primitive de la propriété était communiste et qu'elle l'est probablement restée pendant la période infiniment longue qui s'est étendue jusqu'au cœur de la barbarie.* »

La propriété privée, qui permet à l'être humain de mettre en valeur son individualité, n'existait donc pas au début du développement de l'humanité. Et quoi de plus frappant pour illustrer qu'il

fut un temps où le sacrifice de l'individu dans l'intérêt de la communauté était considéré comme juste ? Que le fait que les Spartiates, à une certaine époque, abandonnaient simplement les individus faibles et les laissaient mourir afin qu'ils ne soient pas un fardeau pour la communauté ? Et comment ce fait est-il confirmé par le fait que les philosophes des temps anciens, par exemple Aristote, n'ont jamais considéré l'esclavage comme quelque chose de barbare ? Aristote considère comme allant de soi qu'une certaine partie de l'humanité doit servir une autre partie en tant qu'esclaves. On ne peut avoir une telle opinion que si l'on se préoccupe avant tout de l'intérêt de la collectivité et non de celui de l'individu. Il est facile de démontrer que toutes les institutions sociales, au début de la civilisation, avaient une forme qui sacrifiait l'intérêt de l'individu à celui de la collectivité.

Mais il est tout aussi vrai qu'au cours de son développement, l'individu s'efforce de faire valoir ses besoins par rapport à ceux de la collectivité. Et si nous y regardons de plus près, nous constatons qu'une grande partie de l'évolution historique réside dans l'affirmation de l'individu face aux communautés qui se sont nécessairement formées au début du développement culturel et qui se sont construites sur la destruction de l'individualité.

Une réflexion saine nous amène à reconnaître que les institutions sociales étaient nécessaires et qu'elles ne pouvaient voir le jour qu'en mettant l'accent sur les intérêts communs. Mais cette même réflexion saine nous amène également à reconnaître que l'individu doit lutter contre le sacrifice de ses intérêts particuliers. C'est ainsi qu'au fil du temps, les institutions sociales ont pris des formes qui tiennent davantage compte des intérêts des individus que ce n'était le cas auparavant. Et si l'on comprend notre époque, on peut dire que **les plus avancés aspirent à des formes de communauté telles que les modes de cohabitation entravent le moins possible la vie propre de l'individu. La conscience que les communautés peuvent être une fin en soi s'estompe de plus en plus. Elles doivent devenir des moyens de développement des individualités.** L'État, par exemple, doit être organisé de manière à accorder la plus grande marge de manœuvre possible au libre épanouissement de la personnalité individuelle. Les institutions générales doivent être conçues de manière à servir non pas l'État en tant que tel, mais l'individu. J. G. Fichte a donné à cette tendance une expression apparemment paradoxale, mais sans doute la seule correcte, en disant : « *L'État est là pour se rendre progressivement superflu.* » Cette affirmation repose sur une vérité importante. Au début, l'individu a besoin de la communauté. Car ce n'est qu'à partir de la communauté qu'il peut développer ses forces.

Mais plus tard, lorsque ces forces se sont développées, l'individu ne supporte plus la tutelle de la communauté. Il se dit alors : « *J'organise la communauté de manière à ce qu'elle favorise au mieux l'épanouissement de ma personnalité.* » Toutes les réformes et révolutions étatiques de l'époque moderne ont eu pour but de faire prévaloir les intérêts individuels sur ceux de la collectivité.

Il est intéressant de voir comment Ludwig Stein souligne ce fait pour chaque institution de la société. « *La tendance évidente de la première fonction sociale, le mariage, est une personnalisation en constante augmentation, car compliquée par des facteurs psychologiques - une lutte pour l'individualité.* ». En ce qui concerne la propriété, Stein dit : « *D'un point de vue philosophique, l'idéal social est un individualisme tempéré par la tendance communiste dans les institutions étatiques.* » Selon Stein, « *la tendance manifeste de l'activité sociale* » pour

l'institution de l'État en général repose sur « *une personnalisation incessante* » et sur « *l'élimination du sommet individuel de la pyramide sociologique* ». En observant l'évolution du langage, Stein déclare : « *Tout comme le communisme sexuel débouche sur la monogamie individuelle, tout comme la propriété foncière originelle se dissout irrésistiblement dans la propriété privée personnelle, l'individu arrache au communisme linguistique, qui sert les intérêts de la société, sa personnalité intellectuelle, son langage, son style. Ici aussi, le mot d'ordre est donc : affirmation de soi de l'individualité* ». À propos de l'évolution du droit, Stein déclare : « *L'âme du développement du droit, qui s'étendait à l'origine à toute la gens, pour s'emparer progressivement des individus physiques, puis, au sein de ces individus, passer de la corporativité aux ramifications psychiques les plus fines et les plus délicates, nous donne une image certes fugitive, mais suffisamment caractéristique du processus d'individualisation du droit en mouvement perpétuel.* ».

Il me semble maintenant qu'après avoir constaté ces faits, le philosophe sociologue aurait dû passer à la loi fondamentale sociologique dans le développement de l'humanité^[ii], qui en découle avec une nécessité logique et que je voudrais exprimer de la manière suivante. Au début des états de civilisation, l'humanité aspire à la création d'associations sociales ; à l'intérêt de ces associations est d'abord sacrifié l'intérêt de l'individu ; le développement ultérieur conduit à la libération de l'individu par rapport aux intérêts des associations et au libre épanouissement des besoins et des forces de chacun.

Il s'agit maintenant de tirer les conclusions de ce fait historique. Quelle forme d'État et de Société peut être la seule souhaitable si tout développement social aboutit à un processus d'individualisation ? La réponse ne peut être trop difficile. L'État et la Société, qui se considèrent comme une fin en soi, doivent aspirer à dominer l'individu, quelle que soit la manière dont cette domination est exercée, qu'elle soit absolutiste, constitutionnelle ou républicaine. **Quand l'État ne se considère plus comme une fin en soi, mais comme un moyen, il ne mettra plus l'accent sur son principe de domination. Il s'organisera de manière à ce que l'individu puisse s'épanouir au maximum. Son idéal sera l'absence de domination.** Il sera une communauté qui ne veut rien pour elle-même, mais tout pour l'individu. Si l'on veut s'exprimer dans le sens d'une pensée qui va dans cette direction, on ne peut que lutter contre tout ce qui aboutit aujourd'hui à une socialisation des institutions sociales.

Ce n'est pas ce que fait Ludwig Stein. Il part de l'observation d'un fait avéré, dont il ne peut toutefois tirer une loi valable, pour aboutir à une conclusion qui représente un compromis boiteux entre socialisme et individualisme, entre communisme et anarchisme.

Au lieu d'admettre que nous aspirons à des institutions individualistes, il tente de se raccrocher à un principe de socialisation qui ne tient compte des intérêts individuels que dans la mesure où cela ne porte pas atteinte aux besoins de la collectivité. Par exemple, en ce qui concerne le droit, Stein déclare : « *Par socialisation du droit, nous entendons la protection juridique des personnes économiquement faibles ; la subordination consciente des intérêts individuels à ceux d'un ensemble plus large, à savoir l'État, mais en fin de compte l'humanité tout entière.* » Et Ludwig Stein considère qu'une telle socialisation du droit est souhaitable.

Je ne peux expliquer un point de vue comme celui-ci qu'en supposant qu'un érudit ait été tellement influencé par les slogans généraux de l'époque qu'il est incapable de tirer les

conclusions appropriées à partir de ses prémisses correctes. Les prémisses correctes tirées de l'observation sociologique obligerait Ludwig Stein à présenter l'individualisme anarchiste comme l'idéal social. Cela exigerait un courage de penser dont il ne dispose manifestement pas. Ludwig Stein ne semble connaître l'anarchisme que sous sa forme la plus absurde, telle que celle mise en œuvre par la racaille des lanceurs de bombes. Lorsqu'il dit : « *On peut s'entendre avec une classe ouvrière réfléchie, déterminée et organisée, pour laquelle les lois de la logique ont une validité contraignante* », il prouve ce que j'ai dit. Aujourd'hui, il n'est justement pas possible de s'entendre avec la classe ouvrière communiste pour ceux qui non seulement connaissent les lois du développement social comme Ludwig Stein, mais qui savent aussi les interpréter correctement, ce que Ludwig Stein ne sait pas faire.

Ludwig Stein est un grand érudit. Son livre le prouve. Ludwig Stein est un politicien social naïf. Son livre le prouve. Les deux sont donc tout à fait compatibles à notre époque. Nous en avons fait une culture pure dans l'observation. Mais un bon observateur n'est pas forcément un penseur. Et Ludwig Stein est un bon observateur. Ce qu'il nous communique comme résultats de ses observations et de celles d'autres personnes est important pour nous — mais ce qu'il conclut de ces observations ne nous concerne pas.

J'ai lu son livre avec intérêt. Il m'a été vraiment utile. J'ai beaucoup appris grâce à lui. Mais j'ai toujours dû tirer des conclusions différentes de celles de Ludwig Stein à partir des mêmes prémisses. Lorsque les faits parlent à travers lui, il m'inspire ; lorsqu'il parle lui-même, je dois le contester. Mais je me demande maintenant : pourquoi Ludwig Stein peut-il arriver à des idéaux sociaux erronés malgré des idées justes ? Et j'en reviens à mon affirmation initiale. Il n'est pas capable de **trouver réellement les lois sociales à partir des faits sociaux**. S'il en avait été capable, il ne serait pas arrivé à un compromis boiteux entre socialisme et anarchisme. Car celui qui est vraiment capable de reconnaître les lois agit nécessairement dans leur sens.

Je ne cesse de revenir sur le fait qu'à notre époque, les penseurs sont lâches. Ils n'ont pas le courage de tirer les conclusions qui s'imposent à partir de leurs prémisses et de leurs observations. Ils font des compromis avec l'illogisme. Ils ne devraient donc pas aborder la question sociale. Elle est trop importante. Cette question n'est pas là pour permettre de tirer quelques conclusions triviales à partir de prémisses correctes, qui seraient dignes d'un réformateur social modéré, de donner des conférences et de les publier ensuite sous forme de livre.

Je considère le livre de Stein comme une preuve de tout ce que nos érudits sont capables de faire, mais aussi de leur incapacité à vraiment réfléchir. Nous avons besoin de courage à l'heure actuelle ; **le courage de penser, le courage d'être cohérent** ; mais nous n'avons malheureusement que des penseurs lâches. Je considère le manque de courage dans la réflexion comme le trait le plus marquant de notre époque. Atténuer une pensée en fonction de ses conséquences, lui opposer une autre « tout aussi justifiée » : c'est une tendance très générale. Stein reconnaît que le développement humain tend vers l'individualisme. **Il lui manque le courage de réfléchir à la manière dont nous pouvons sortir de notre situation actuelle pour parvenir à une forme de société tenant compte de l'individualisme**. E. Münsterberg a récemment traduit un ouvrage du professeur bruxellois Adolf Prins (« Freiheit und soziale Pflichten » [Liberté et devoirs sociaux] d'Adolf Prins, édition allemande autorisée par le Dr E. Münsterberg, éditions Otto Liebmann, Berlin 1897). Prins connaît, d'après l'ensemble de son

contenu, la vérité qui doit sans autre forme de procès décapiter tout socialisme et communisme : « *Et je pense que parmi les éléments qui constituent le fondement éternel de l'humanité, la diversité des hommes est l'un des plus résistants.* » Aucune forme d'État ou de société socialiste ou communiste ne peut tenir compte comme il se doit de l'inégalité naturelle des hommes. **Toute organisation prédéterminée dans son essence selon certains principes doit nécessairement réprimer le libre développement de l'individu afin de s'imposer comme organisme global. Même si un socialiste reconnaît généralement le droit au plein développement de toutes les personnalités individuelles, il cherchera, dans la mise en œuvre pratique de ses idéaux, à gommer chez les individus les particularités qui ne cadrent pas avec son programme.**

La réflexion du professeur belge est intéressante. Il admet d'emblée que la concentration des pouvoirs en un seul endroit est néfaste. Il défend donc les institutions médiévales, avec leurs systèmes administratifs et judiciaires fondés sur des associations locales et des particularités régionales, contre les aspirations issues de la tradition romaine, qui souhaitent centraliser tous les pouvoirs en un seul endroit, en ignorant les particularités individuelles. Prins est même opposé au suffrage universel, car il estime que celui-ci permet à une majorité peut-être insignifiante de violer les droits d'une minorité. Néanmoins, il en vient lui aussi à recommander des compromis boiteux entre socialisme et individualisme. Que tout le salut provienne de l'expression des individualités : cela aurait dû ressortir de toutes les réflexions de ce penseur. Il n'a pas le courage de l'admettre et dit : « *Mais le plus haut degré d'individualité ne résulte pas d'un excès d'individualisme* ». Je voudrais répondre à cela : on ne peut absolument pas parler d'un « excès » d'individualisme, car personne ne peut savoir ce qui se perd d'une individualité lorsqu'on limite son libre épanouissement. Celui qui veut ici faire preuve de modération ne peut pas savoir quelles forces latentes il élimine du monde par son application maladroite de la modération. Ce n'est pas ici le lieu de faire des propositions pratiques ; mais c'est bien ici le lieu de dire que **celui qui sait interpréter l'évolution de l'humanité ne peut que défendre une forme de société qui a pour but le développement libre et complet des individus et qui considère comme une abomination toute domination d'un individu sur un autre.** La question est de savoir **comment l'individu se débrouille avec lui-même. Chacun résoudra cette question s'il n'en est pas empêché par toutes sortes de communautés.**

De toutes les formes de domination, la pire est celle à laquelle aspire la social-démocratie. Elle veut chasser le diable par Belzébuth. Mais aujourd'hui, elle n'est qu'un spectre. Et comme le rouge est, comme on le sait, la couleur la plus excitante, elle a un effet tout à fait terrifiant sur beaucoup de gens. Mais seulement sur les personnes qui ne sont pas capables de réfléchir. Ceux qui sont capables de réfléchir savent qu'avec la réalisation des idéaux sociaux-démocrates, toutes les individualités seront réprimées. Mais comme celles-ci ne peuvent être réprimées — **car le développement humain vise avant tout l'individualité** — le jour de la victoire de la social-démocratie serait aussi celui de sa chute.

Ceux qui se laissent intimider par le lambeau de drapeau rouge de la social-démocratie au point de croire que toute théorie sur la cohabitation humaine doit être enduite de la goutte d'huile sociale nécessaire ne semblent pas comprendre cela. Ludwig Steins et Adolf Prins sont tous deux très huileux.

Ils ne savent pas vraiment comment s'y prendre. Ils réfléchissent. Cela les obligerait à devenir

des individualistes ou, disons-le sans réserve, des anarchistes théoriques. **Mais ils ont peur, une peur panique des conséquences de leur propre pensée**, et c'est pourquoi ils lubrifient un peu les conséquences de leur pensée avec les airs socialistes d'État du prince Bismarck et avec les absurdités social-démocrates de MM. Marx, Engels et Liebknecht. Celui qui apporte beaucoup apportera quelque chose à certains.

Mais cela ne vaut pas pour les penseurs. **Je suis d'avis que chacun doit s'engager sans réserve pour la conséquence inébranlable de la vision qui correspond à sa nature**. Si elle est fautive, une autre l'emportera. Et quant à savoir si nous l'emporterons, nous laisserons l'avenir en décider. Nous voulons simplement nous battre.

Il appartient aux penseurs de participer au débat sur la question sociale. Car on leur reproche de ne pas laisser s'exprimer la passion aveugle des partis. Mais les penseurs ont eux aussi besoin d'une passion. Celle de la reconnaissance impitoyable de leurs propres opinions. Les penseurs de notre époque n'ont pas cette impitoyabilité. Dans l'introduction de son livre, Ludwig Stein regrette que les philosophes contemporains s'intéressent si peu à la question sociale. Je ne voudrais pas le regretter dans la même mesure. Si nos philosophes étaient des penseurs qui avaient le courage de tirer les conséquences de leurs réflexions, je pourrais donner raison à Stein. Mais dans l'état actuel des choses, une participation active des philosophes au débat sur les questions sociales n'apporterait rien de particulier. Et Ludwig Stein l'a prouvé avec son épais ouvrage. Il ne contient rien qui puisse être pris en considération pour la question. Ludwig Stein nous sert la salade générale que nous servent les partis du centre et les candidats du compromis dans tous les pays, avec un peu de salade philosophique. Cela ne la rend pas plus savoureuse.

Rudolf Steiner

[**Texte en gras** : le traducteur / **Texte en couleur rouge** ou souligné (pour se différencier du texte en gras) : SL]

Notes

^[1] «Das Fremdwörterbuch», [Le dictionnaire des mots étrangers] Duden-Verlag, 1997.

^[2] « Car la chose la plus importante, la plus essentielle, qui doit se produire pour l'avenir, ne se produira pas grâce aux institutions, ni grâce à toutes sortes d'organismes, même si l'on croit aujourd'hui partout aux institutions et aux organismes comme à une source unique de bonheur, mais la chose la plus importante pour l'avenir se produira grâce à la compétence de chaque individu ».

Rudolf Steiner, le 22 novembre 1918 (GA185a - Faits historiques - Base du jugement social)

^[3] GA 4, 1995, Seite 170 .

^[4] Magazin für Literatur, 67e année, 23 & 30 juillet 1898, voir aussi GA 31. [**NdT : mises en gras : par le Traducteur**]

Notes de la rédaction

^[i] « La philosophie de la Liberté » a été publiée en 1894. Dans ce livre qui se devrait d'être « incontournable » pour toute personne sérieuse qui veut étudier l'anthroposophie, non seulement Rudolf Steiner pose de manière la plus claire les bases de la théorie de la connaissance (épistémologie) qui fonde toute la science de l'esprit d'orientation anthroposophique, bases qui y sont présentées dans un langage exotérique (non ésotérique), mais en outre il présente la démarche d'observation et de penser qui permet à chaque être humain de faire consciemment (sans doute pour la toute première fois) l'expérience authentique de son activité la plus libre. C'est en s'appuyant sur *cette* expérience, qu'il en vient ensuite à montrer en quoi consiste la nature d'un individualisme *éthique*, lequel non seulement ne contrevient en rien à la liberté individuelle, mais n'existe précisément qu'au moment où l'agir de l'être humain devient pleinement libre. Pour mieux saisir le contenu de cet écrit de Rudolf Steiner datant de 1998, nous ne pouvons que conseiller vivement la lecture de ce livre d'une portée incalculable (également dans le domaine de la psychologie scientifique, si les psychologues universitaires consentaient enfin à s'y pencher).

^[ii] Ce dont parle Rudolf Steiner ici n'est pas à confondre avec la « Loi sociale fondamentale » (voir ici : https://wn.rudolfsteinerelib.org/Articles/GA034/LoiFon_index.html)